

Malpica et Garcia, au couvent de San-Augustino del Puerto. La justice et la vérité exigent que nous ajoutions qu'ils y furent traités avec les plus grands égards, et y jouirent d'une telle étendue de liberté, que presque tous parvinrent bientôt à s'échapper; et qu'on a vu, depuis, un grand nombre d'entre eux, à la tête des divers corps de l'insurrection.

Ainsi échouèrent en un moment, à la voix du comte de l'Abisbal, qui, à la gloire d'être le libérateur de sa patrie, préféra, dans cette circonstance, la honte d'être le complice de ses oppresseurs, les généreux projets dont un jour de plus pouvait voir l'accomplissement.

En nous exprimant avec cette austère franchise sur un général qui, depuis, a rendu à la liberté d'éminens services, il est de notre devoir de ne pas taire les motifs par lesquels il a lui-même expliqué sa conduite. Si l'évidence de ces motifs nous paraissait incontestable, nul doute que le jugement que toute l'Espagne a porté sur le comte de l'Abisbal, ne fût beaucoup trop rigoureux; mais, encore alors, resterait-il à savoir, si, dans la funeste alternative de se démettre de ses emplois ou d'être parjure à ses engagements et de trahir la confiance de ses nobles amis (quelles que fussent d'ailleurs

ses intentions pour l'avenir ), le premier parti n'était pas celui que lui prescrivait l'honneur. Nous ne préjurons pas cette question ; la conduite du comte de l'Abisbal , depuis cette époque , a effacé de grands torts ; elle peut désormais en effacer de plus grands encore. Peut-être aussi est-il juste d'observer que , se voyant perdu sans ressource , dans le cas où il eût été prévenu auprès de la cour , par Sarsfield, lequel n'eût pas manqué de saisir cette occasion pour l'accuser d'être d'intelligence avec les conjurés, le comte de l'Abisbal, se croyant assez fort pour se rendre maître des événemens , avait jugé que , par cette rigueur apparente , il pouvait sauver à la fois , et ses amis , et leurs projets , et lui-même.

Quoi qu'il en soit , à la suite de ces événemens , l'Abisbal se rendit à Madrid , où , malgré les défiances de la cour , il fut comblé de ses faveurs ; et quoiqu'on eût exigé de lui la démission de sa place de général en chef de l'armée expéditionnaire , il passa pour être destiné à remplir de plus hauts emplois ; néanmoins , l'opinion publique s'était entièrement retirée de lui ; il vivait isolé et en quelque sorte abandonné au milieu de la capitale.

Cependant l'exaspération des esprits était au

comble; loin d'être intimidés par les rigueurs qui venaient d'être déployées, tous ceux d'entre les officiers qui, moins compromis, portaient toutefois dans leur âme les mêmes principes que leurs malheureux camarades, se sentaient animés de plus en plus du désir de les délivrer et de les venger. Il n'en est pas des projets formés pour affranchir la patrie d'un joug ignominieux, tel que celui qui opprimait alors l'Espagne, comme des entreprises ordinaires; dans celles-ci les exemples rigoureux intimident, épouvantent; dans celles-là, au contraire, dix conjurations déjouées et punies ne font que rendre plus certain le succès de la onzième. L'histoire en présente mille preuves; à l'Espagne était réservée la gloire d'en offrir une nouvelle.

A l'abattement, à la consternation qui s'étaient d'abord emparés de l'armée, succédèrent la douleur et l'indignation de se voir si lâchement trahie; mais le sort qui attendait les prisonniers enflammait surtout le courage de leurs amis; il ne leur était pas permis de douter qu'il ne restât plus, pour l'Espagne et pour eux-mêmes, d'autres moyens de salut que dans la suite et le triomphe de leurs projets. De toutes parts, leurs correspondances leur annon-

çaient que, dans l'impossibilité d'agir par elle-même, la nation fondait sur eux seuls toutes ses espérances; que sur tous les points de l'Espagne une parfaite unanimité de vœux régnait entre les citoyens et l'armée; qu'enfin, partout on se disposait à répondre au signal donné par elle. Il n'en fallait pas tant pour porter le dévouement de ces braves jusqu'au dernier degré de l'enthousiasme; mais tous les corps de l'armée étant alors disséminés, les entrevues devenaient beaucoup plus rares; l'on ne pouvait se communiquer les nouvelles du dehors qu'avec des difficultés extraordinaires; et il était plus embarrassant encore de se concerter sur les mesures à prendre, afin que tout marchât d'accord. Ainsi se perdait beaucoup de temps, mais ce mal était sans remède.

A cette époque, se déclara dans l'île Gaditane cette terrible épidémie qui, dans peu de temps, exerça les plus terribles ravages sur l'armée. Ce fléau qui commença dans la ville de San-Fernando, et se communiqua avec la plus effrayante rapidité à celle de Cadix, força d'abandonner un moment les intérêts de la patrie pour ne s'occuper que du salut des individus. Nous ne retracerons point ici la longue suite de scènes déplorables dont la ville de Cadix et ses

environs donnèrent journellement l'épouvantable spectacle , pendant un espace de trois mois (1); après quatre ans, leur souvenir glace encore d'effroi ceux qui en furent les témoins. Cette calamité força le nouveau général en chef, comte de Caldéron, de sortir de Cadix avec son état major; et toute communication fut rigoureusement interdite avec la place.

Le bataillon de Soria qui y était demeuré, perdit la plupart de ses braves officiers, presque tous compromis dans les derniers événemens; et le bataillon lui-même fut réduit à moins de 400 hommes.

(1) Août, septembre et octobre 1819.

## AFFAIRES

DE

## L'ILE DE LEON.

LA contagion s'étant déclarée dans la plupart des villes de la province maritime, il devint indispensable d'en faire sortir tous les corps de l'expédition, qu'on y avait envoyés lors de la dislocation de l'armée. L'emplacement que l'on choisit pour cela fut celui de Las-Corredèras, près Alcala de Los-Gazules. Ce fut une véritable fête pour cette armée, séparée depuis le 8 juillet, à l'occasion des funestes événemens dont nous venons de rendre compte, de se trouver réunie pour la seconde fois. Dès lors se renouèrent les liens auxquels la patrie, les sermens et l'amitié avaient imprimé un caractère si solennel et si auguste.

Convaincus, ainsi que nous l'avons dit plus haut, qu'il n'y avait de salut pour l'Espagne, pour leurs amis prisonniers, et pour eux-mêmes,

que dans le succès de leur entreprise ; mais , devenus plus prudens par le fatal résultat de leurs premières confidences à Sarsfield , ils ne s'ouvrirent qu'indirectement , à demi , et avec une extrême circonspection , à un petit nombre de chefs ; et après avoir mûrement calculé la gravité des circonstances , et le parti auquel il leur convenait de s'arrêter , ils résolurent d'élire pour leur général le brave colonel don Antonio Quiroga , qui , non moins dévoué , mais plus heureux que ceux de ses anciens compagnons d'armes qui avaient suivi Porlier à l'échafaud , ou partagé la proscription des généreux complices de Lacy , après avoir servi leurs projets , était maintenant prisonnier à Alcalá de Los Gazules. On donna pour chef d'état major à Quiroga le colonel don Felipe de Arco-Aguero , détenu lui-même dans le château de San-Sébastien , de Cadix. Dès lors , malgré les dangers qui s'offraient à eux de toutes parts , mais qui ne purent jamais ni intimider ni affaiblir leur courage , ces dignes et infatigables enfans de la patrie reprirent leurs travaux avec une activité nouvelle.

Les bataillons dont le patriotisme et l'énergie étaient plus prononcés et inspiraient une plus grande confiance , étaient ceux des Astu-

ries, de Séville, de la Couronne et d'Espagne; toutefois on ne comptait guère moins sur les autres, dont les officiers étaient également dévoués.

Dans ces circonstances se présenta un homme qui, sans avoir reçu de grands talens de la nature, et sans avoir beaucoup acquis par l'éducation, était cependant doué d'un caractère tel, que loin d'être découragé par les obstacles qui pouvaient s'opposer à l'exécution d'un plan, une fois arrêté par lui, il ne trouvait dans ces obstacles même qu'un nouveau motif de s'y attacher plus fortement; cet homme était don Raphaël del Riego, nommé adjudant de l'état major de l'armée expéditionnaire. Arrivé au camp quelques jours avant le fatal 8 juillet, il avait été initié dans tous les secrets de la conjuration, et personne ne s'était dévoué à cette sainte cause avec plus de ferveur, de courage et de persévérance. Particulièrement lié avec Arco-Aguero et les deux frères San-Miguel, dont l'un (Évariste) a montré depuis que la plume de l'historien ne lui était pas plus étrangère que l'épée du soldat, le danger de ses amis ajoutait encore un nouveau degré d'énergie à l'enthousiasme qui lui était naturel. Triompher ou périr était désormais la seule

alternative qui s'offrit à Riego. Obligé de fixer pendant quatre mois sa résidence à Bornos, pour y rétablir sa santé, une intrigue adroite avait profité de ce temps pour le séparer de l'état major, et le faire nommer commandant en second du bataillon des Asturies, où il comptait, parmi les officiers, un grand nombre d'amis aussi dévoués que lui-même. Ce fut le 8 novembre 1819 que, convalescent et très-faible encore, Riego prit possession de cet emploi. Peu de jours s'étaient écoulés, et déjà ses amis avaient prêté entre ses mains le serment de faire entendre, au premier signal, le cri de la liberté.

En peu de temps l'effervescence des esprits s'accrut à un point extraordinaire. Riego, ne connaissant ni fatigues ni dangers, et sans cesse occupé du soin d'allumer dans toutes les âmes le feu patriotique dont la sienne était embrasée, se portait partout où sa présence était nécessaire. Quiroga, non moins zélé pour la cause de la liberté, mais prisonnier au couvent de Santo Domingo de Alcala de Los-Gazules, d'où il ne tarda point à s'évader, n'épargnait, dans sa position, ni soins, ni efforts, ni correspondances, pour concourir au même but. On ne travaillait pas avec moins d'ardeur

à Cadix, en faveur de la même cause. Plusieurs des négocians les plus riches de cette ville avaient des intelligences actives avec les chefs militaires, et il est à remarquer que ces intelligences ne furent jamais interrompues, même à l'époque la plus difficile pour l'armée, c'est-à-dire, lorsqu'elle était enfermée dans l'île de Léon, et que la police la plus soupçonneuse et la plus sévère s'exerçait à Cadix. Ces excellens citoyens envoyèrent alors des sommes considérables aux bataillons insurgés, et tentèrent plusieurs fois de provoquer, dans l'intérieur de la place, des soulèvemens au moyen desquels ils espéraient, ainsi qu'on le verra dans le cours de cet ouvrage, en ouvrir les portes à Quiroga.

Don Antonio Alcala Galiano, fils du célèbre amiral de ce nom, et nommé secrétaire de la légation espagnole à Rio-Janeiro, se trouvait alors à Gibraltar, attendant une occasion favorable pour se rendre à sa destination. Particulièrement lié avec les chefs de l'insurrection, il avait tracé une partie du plan, et avait consacré ses soins et sa fortune à en assurer le succès. Ses talens oratoires, son activité, son intelligence, rendirent alors d'éclatans services à la liberté; et à peine l'armée se fut-elle empa-

rée de l'île, qu'il abandonna Gibraltar et se réunit à ses amis. Nommé secrétaire de la junte de gouvernement, il en dirigea les opérations, et mérita ainsi une place distinguée parmi les citoyens qui se sont fait remarquer à cette époque, par un dévouement plus sincère et des services plus utiles.

Enfin, après d'innombrables travaux, pressés par l'état, tous les jours plus affligeant, de Madrid et des provinces, sur lesquels le bras de fer du despotisme s'appesantissait de plus en plus, les chefs de l'entreprise, d'accord avec leurs amis de Cadix, fixèrent le premier jour de l'année 1820, pour faire déclarer l'armée, en commençant par les bataillons sur la fidélité et le dévouement desquels on comptait davantage. Le bataillon des Asturies, depuis Las-Cabezas, et celui de Séville depuis Villa-Martin, devaient se diriger sur Arcos, sous les ordres de Riego, pour surprendre le général en chef, comte de Calderon, et son état major. Les bataillons d'Espagne et de la Couronne, sous les ordres du colonel Quiroga, devaient se porter rapidement, depuis Alcalá et Medina, au pont de Suazo; s'en emparer par un coup de main; entrer à San-Fernando; et se présenter ensuite devant la Cortadura et

Cadix , dont il était convenu que les portes leur seraient ouvertes.

Le capitaine Oltra , du régiment de Canaries , parcourut plusieurs cantonnemens de l'armée , et arriva jusqu'à Ossuna , où se trouvaient un escadron volant et une brigade d'artillerie à pied. On va juger combien étaient redoutables les obstacles que l'insurrection avait à surmonter : le bataillon des Asturies , cantonné à Las-Cabezas , était entouré de trois quartiers généraux ; celui de la cavalerie de l'armée , commandée par le général Ferraz , à Utrera ; celui de la seconde division d'infanterie , aux ordres du brigadier Michelena , à Lebrija ; et celui du général en chef de l'armée , à Arcos. Le général Cruz-Murgeon se trouvait un peu plus loin. Les grandes pluies qui commencèrent le 28 décembre , ne permettaient pas de faire sortir les bataillons des villages , sous le prétexte de passer des revues d'armes , ou de faire des promenades militaires ; d'ailleurs , les routes étaient presque impraticables ; cependant il fallait agir. Dans des circonstances aussi critiques , Riego ne vit d'autre moyen , pour exécuter son plan avec sûreté , que de faire entourer par des factionnaires le village de Las Cabezas , pendant que ses bataillons défileraient au dehors ; de faire

circuler à tout instant le mot d'ordre dans ses lignes , et de ne permettre à qui que ce fût de sortir. Ce fut en ce moment , qu'après avoir communiqué son dessein au lieutenant colonel don Fernando de Miranda , et au capitaine Valcarcel , second adjudant de son bataillon , qui l'approuvèrent sans hésiter , il se décida à promulguer la Constitution politique de la monarchie , déjà jurée à Cadix , en 1812.

Enfin arriva le premier jour de l'année 1820 , époque de glorieuse mémoire pour le peuple et l'armée ; et à neuf heures du matin se fit entendre le premier cri qui devait affranchir la patrie. Riego , à la tête de ses officiers , proclama , à haute voix , la Constitution , et mérita , par ce trait d'un courage dont il donna le premier exemple et sans lequel les fers de l'Espagne ne seraient pas encore brisés , d'être considéré comme le premier libérateur de son pays. Les officiers et les soldats répondirent , par leurs acclamations , à ce cri généreux , et l'on n'entendit plus à Las Cabezas de S<sup>a</sup>.-Juan , que des cris de joie , des félicitations à Riego , et des vœux pour la liberté et la prospérité de la patrie. Riego nomma provisoirement alcades constitutionnels , don Diego Zuloeta le jeune , et don Antonio Zuloeta Beato , lesquels , ayant

immédiatement pris possession de leurs charges, s'occupèrent, avec la plus efficace activité, de pourvoir à la subsistance de l'armée.

Néanmoins, il devenait urgent de quitter le village où l'on pouvait être entouré à tout instant ; et le bataillon , plein d'enthousiasme , faisant retentir l'air de félicitations à l'armée expéditionnaire et à la patrie : jurant à ses officiers une éternelle obéissance et un inviolable dévouement , se mit en marche à trois heures de l'après midi , se dirigeant sur le quartier général. Le village demeura cerné ; il était trop essentiel de n'en laisser sortir personne qui pût informer le général en chef de ce qui se passait , pour qu'une précaution de cette importance pût être négligée. Ce ne fut que quatre heures après que le bataillon en fut sorti , que la troupe qui avait été chargée de cette consigne , se retira.

Une circonstance contribua à répandre de bonne heure la nouvelle des heureux événemens qui venaient d'avoir lieu à Las-Cabezas. Peu de temps avant que la Constitution n'eût été proclamée dans ce village , un domestique de don Juan de Dios Mendizabal , envoyé de Xérès par don Vicente Beltran de Lys , celui-là même dont le fils avait été un an auparavant vic-

time de la férocité d'Élio, y était arrivé avec une charge d'eau-de-vie et une de fromages, destinées aux troupes. Cet homme, dont les opinions et la fidélité étaient parfaitement connus de Riego, obtint la permission de revenir chez son maître, par Arcos, et raconta sur toute la route les étonnans événemens dont il venait d'être témoin.

Le 2 janvier, à deux heures du matin, le bataillon des Asturies, parti la veille de Las-Cabezas, arriva, après une marche de onze heures, à la métairie du Téral, à un quart de lieue d'Arcos, où l'attendaient quelques officiers, tous instruits du projet de surprendre le quartier général, et qui, réunis à quelques autres qui se présentèrent successivement, conduisirent les officiers et le détachement dans les maisons où les chefs devaient s'arrêter. Le bataillon fit halte à peu de distance du village, attendant des instructions de la part des officiers chargés de conduire le bataillon de Séville, qui devait faire son entrée de l'autre côté du pont. Cependant le temps s'écoulait, et rien n'annonçait l'arrivée de ce bataillon. Déjà même les cloches commençaient à sonner et le chant des coqs annonçait le jour, lorsque Riego, connaissant tout le danger de sa position, et craignant que quelque erreur ou quelque malentendu ne lui

fit perdre en un moment le fruit des mesures les mieux combinées, ordonna aux officiers chargés d'exécuter les arrestations, d'avancer promptement ; le lieutenant Bustillos était chargé de l'arrestation du comte de Caldéron, général en chef ; Miranda, de celle du général Fournas, chef de l'état major ; et l'adjutant don Balthazar Valcarcel devait s'assurer de la personne du général Salvador.

Riego suivait de près les détachemens qui accompagnaient ces officiers et quelques autres chargés de commissions du même genre. Avec cinq compagnies, il se forma en colonne serrée sur la petite place, à l'entrée de la ville, laissant sur la hauteur qui la domine de ce côté le reste du bataillon qui escortait les équipages, et qui, par ce moyen, se trouvait disposé à faciliter une retraite, s'il en était besoin. Ces compagnies furent placées en face de la Corrédera ; et deux postes avancés, à l'extrémité des deux rues, devaient couvrir l'arrière-garde. A peine ces dispositions étaient-elles exécutées, que plusieurs coups de fusil se firent entendre. Riego, empressé d'en connaître la cause, laissa le commandement du bataillon à son lieutenant ; traversa rapidement les rues avec ses sapeurs ; et arriva devant la maison occupée par le comte

de Calderon, au moment où celui-ci, après s'être long-temps refusé à ouvrir sa porte, malgré les vives instances de Bustillos, venait enfin de se décider à se rendre : ce qu'il fit avec sang-froid et dignité. On apprit aussi quelle était la cause des coups de fusil qui avaient été entendus : il paraît qu'alarmé d'un mouvement qu'il croyait avoir remarqué de la part de la garde du général en chef, le lieutenant de grenadiers D. Miguel Pérez avait ordonné de faire feu. Cette erreur, qui pouvait avoir les suites les plus graves, coûta la vie à deux soldats des guides, attachés à la garde du général en chef. Les autres arrestations ordonnées, s'exécutèrent avec la même précision ; et tous les prisonniers ayant été réunis dans la maison du comte de Calderon, furent conduits à la métairie du Péral, les uns en voiture, les autres à pied, sous l'escorte de la 5<sup>e</sup>. compagnie de chasseurs des Asturies. Cependant le bataillon de Séville, si long-temps attendu à Arcos, était arrivé à l'heure indiquée au château de Fain ; mais, par une de ces erreurs, si ordinaires dans les momens de trouble, il ne put entrer que lorsque les arrestations eurent été faites. Les deux corps (1) témoignèrent une

---

(1) Asturies et Séville.